

Études littéraires africaines

Qui a peur de la Chinafrique ? « The Road Workers of Chalbi » de Dalle Abraham et « The Sale » de Tendai Huchu

Mingqing Yuan et Ninon Chavoz



Numéro 52, 2021

De la Chinafrique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087062ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087062ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yuan, M. & Chavoz, N. (2021). Qui a peur de la Chinafrique ? « The Road Workers of Chalbi » de Dalle Abraham et « The Sale » de Tendai Huchu. *Études littéraires africaines*, (52), 13–26. <https://doi.org/10.7202/1087062ar>

Résumé de l'article

Le présent article propose la lecture comparée de deux nouvelles, dont les auteurs ont bénéficié du réseau bâti autour du prestigieux Caine Prize : « The Sale » du Zimbabwéen Tendai Huchu (2012) et « The Road Workers of Chalbi » du Kényan Dalle Abraham (2015). Ces deux textes présentent d'importantes différences thématiques et formelles : l'un se situe à l'époque contemporaine et décrit les relations de villageois kényans et d'ouvriers chinois, hantés par le fantasme du viol, l'autre se projette dans un futur lointain pour imaginer « la vente » du Zimbabwe à un empire capitaliste sino-américain. En dépit de ces options narratives différentes, les deux nouvelles n'en dressent pas moins un portrait similaire de la Chinafrique, que l'on retrouve également dans les pages de la bande dessinée *Black Panther* scénarisée par Reginald Hudlin : elles s'insèrent à ce titre dans ce qu'on pourrait appeler une géopolitique littéraire, où interviennent à tout le moins trois acteurs – la Chine, l'Afrique, et l'Occident (Europe et Amérique).

QUI A PEUR DE LA CHINAFRIQUE ?
« THE ROAD WORKERS OF CHALBI » DE DALLE ABRAHAM
ET « THE SALE » DE TENDAI HUCHU

Résumé

Le présent article propose la lecture comparée de deux nouvelles, dont les auteurs ont bénéficié du réseau bâti autour du prestigieux Caine Prize : « The Sale » du Zimbabwéen Tendai Huchu (2012) et « The Road Workers of Chalbi » du Kényan Dalle Abraham (2015). Ces deux textes présentent d'importantes différences thématiques et formelles : l'un se situe à l'époque contemporaine et décrit les relations de villageois kényans et d'ouvriers chinois, hantées par le fantasme du viol, l'autre se projette dans un futur lointain pour imaginer « la vente » du Zimbabwe à un empire capitaliste sino-américain. En dépit de ces options narratives différentes, les deux nouvelles n'en dressent pas moins un portrait similaire de la Chinafrique, que l'on retrouve également dans les pages de la bande dessinée *Black Panther* scénarisée par Reginald Hudlin : elles s'insèrent à ce titre dans ce qu'on pourrait appeler une géopolitique littéraire, où interviennent à tout le moins trois acteurs – la Chine, l'Afrique, et l'Occident (Europe et Amérique).

Mots-clés : afrofuturisme – géopolitique littéraire – Kenya – Zimbabwe – anthologies – études culturelles.

Abstract

This article proposes a comparative reading of two short stories, whose authors benefited from the network built around the prestigious Caine Prize : « The Sale » by Tendai Huchu (Zimbabwe, 2012) and « The Road Workers of Chalbi » by Dalle Abraham (Kenya, 2015). The two short stories exhibit important thematic and formal differences : one is set in contemporary times and describes the relationships of Kenyan villagers and Chinese workers, characterised by an obsessive fear of rape ; the other projects itself into a distant future to imagine « the sale » of Zimbabwe to a Sino-American capitalist empire. In spite of these diverging narrative options, the two short stories nevertheless paint a similar portrait of Chinafrica, which can also be found in the pages of the Black Panther comic book scenarized by Reginald Hudlin : in this respect, they are part of what could be called a literary geopolitics, featuring at least three decisive actors – China, Africa, and the West (Europe and America).

Keywords : Afrofuturism – literary geopolitics – Kenya – Zimbabwe – anthologies – cultural studies.

Qui a peur de la Chinafrique ? Qui, au contraire, en tire profit ? Et si profit il y a, faut-il nécessairement supposer qu'il rémunère le crime ? À cette dernière question, les nouvelles « sino-africaines » du Zimbabwéen Tendai Huchu ¹ et du Kényan Dalle Abraham ², respectivement parues en 2012 et 2015, appellent à répondre par l'affirmative. « The Sale » met ainsi en scène un personnage entré en rébellion contre un empire sino-américain autoritaire qui menace de détruire le patrimoine culturel du Zimbabwe ; quant à la nouvelle de Dalle Abraham, elle se fonde sur des rumeurs rapportées dans la presse kényane pour évoquer l'accusation de viol que les villageois de Chalbi font peser sur les terrassiers chinois.

Radicalement différentes dans leurs choix esthétiques et formels, les deux nouvelles ont pour point commun de participer à la « déconstruction » des infrastructures chinoises – à condition d'entendre cette dernière non pas à la manière philosophique de Jacques Derrida, mais bien au sens propre, comme un travail de sape de l'œuvre des bâtisseurs venus d'Asie. Accueillis au sein de l'institution littéraire occidentale, ces brefs récits offrent donc une perspective éminemment critique sur la relation sino-africaine, perçue comme une colonisation seconde d'autant plus pernicieuse qu'elle repose moins sur une conquête à proprement parler que sur une transaction financière et fiduciaire, qui donne son titre à la nouvelle de Tendai Huchu. Est-il envisageable qu'outre ce gain économique contesté, la présence chinoise sur le continent africain génère aussi un bénéfice proprement littéraire ? La parution de ces nouvelles signale à tout le moins l'existence de stratégies similaires déployées par des écrivains en quête de reconnaissance et de débouchés internationaux : autant que comme un sujet d'actualité, la Chinafrique apparaît dès lors comme une thématique porteuse, susceptible de garantir aux jeunes auteurs une intégration dans le champ littéraire global, notamment occidental. En mettant en scène des formes de résistance héroïque, ces récits se font certes l'écho immédiat de l'actualité locale, qui abonde en manifestations d'inquiétude ou de méfiance à l'encontre des Chinois ; au-delà de ce miroir tendu aux sociétés est-africaines, on avancera cependant que ces nouvelles reflètent avant tout la construction d'un nouvel ordre du monde et de stratégies géopolitiques globales, au sein desquelles la littérature – et les productions culturelles au sens large – paraissent appelées à jouer un rôle non négligeable.

¹ HUCHU (Tendai), « The Sale », in : HARTMANN (Ivor W.), éd., *AfroSF : Science Fiction by African Writers*. [s. l.] : Story Time Publishing, 2012, 405 p. ; p. 32-41 ; désormais abrégé en *TS*.

² ABRAHAM (Dalle), « The Road Workers of Chalbi », in : *Lusaka Punk and other stories*. Oxford : New Internationalist Publications, 2015, 268 p. ; p. 119-131 ; désormais abrégé en *RW*.

La « fabrique de l'écrivain africain » : prix littéraires et ateliers d'écriture

Quoiqu'ils aient connu des trajectoires divergentes et que l'intégration de Tendai Huchu dans l'espace éditorial soit aujourd'hui plus avérée que celle de Dalle Abraham, demeuré essentiellement cantonné à des publications en ligne, les deux auteurs ont en commun d'avoir bénéficié du réseau de diffusion que leur offrait le prestigieux Caine Prize, parfois considéré comme un Booker Prize africain. Alors qu'il est déjà l'auteur remarqué de *The Hairdresser of Harare*³, Tendai Huchu fait ainsi partie de la liste des candidats retenus en 2014, pour un texte intitulé « The Intervention ». La nouvelle sur laquelle nous nous arrêterons ici est publiée deux ans plus tôt dans le premier tome d'*AfroSF*, une anthologie afrofuturiste, où l'écrivain zimbabwéen voisine avec des auteurs de science-fiction aujourd'hui bien placés dans l'espace éditorial occidental, comme Tade Thompson ou encore Nnedi Okorafor⁴. Dalle Abraham, pour sa part, compte parmi les quinze jeunes auteurs invités en 2015 aux ateliers d'écriture associés au Caine Prize, qui se tinrent cette année-là au Ghana : son texte, comme celui des autres participants, est publié à la suite des nouvelles soumises au jury par les lauréats, dans une anthologie intitulée *Lusaka Punk and other stories*.

Créé en 2000 en lien indirect avec le Booker Prize, le Caine Prize est une distinction annuelle dont l'objectif affiché est de « connecter les lecteurs à des écrivains africains par le biais d'un ensemble d'événements publics et d'aider ces auteurs émergents à s'intégrer dans le champ éditorial international »⁵. S'il a permis de lancer des auteurs qui bénéficient aujourd'hui d'une indéniable reconnaissance institutionnelle, comme la

³ HUCHU (T.), *Le Meilleur Coiffeur de Harare* [*The Hairdresser of Harare*, 2010]. Traduit par Odile Ferrard. Carouge-Genève : Zoé, coll. Écrits d'ailleurs, 2014, 250 p.

⁴ Dans les trois tomes que comporte aujourd'hui cette anthologie, respectivement parus en 2012, 2015 et 2018, plusieurs nouvelles traitent, plus ou moins directement, de la Chinafrique. On citera ainsi dans le tome 1 le texte du Sud-Africain Mandisi Nkomo (« Heresy »), qui imagine une nouvelle « guerre des étoiles » sino-sud-africaine, et, dans le tome 3, celui de l'Afro-Américain Mame Bougouma Diene (« Ogotemmel's Song »), qui décrit un extractivisme chinois étendu au domaine spatial. Nous avons préféré exclure de notre corpus ces deux nouvelles dont l'enjeu se situe moins en Afrique que dans l'espace. Voir à ce sujet : MOONSAMY (Nedine), « Visions of China : Political Friendship and Antipathies in Southern African Science Fiction », *Journal of Southern African Studies*, vol. 45, Issue 3, 2019, p. 543-557.

⁵ « [...] connect readers with African writers through a series of public events, as well as helping emerging writers in Africa to enter the world of mainstream publishing » – voir le site du prix : <http://www.caineprize.com/about> (c. le 11-05-2021). Toutes les citations ont été traduites par les auteures de l'article.

Zambienne Namwali Serpell ou la Zimbabwéenne NoViolet Bulawayo ⁶, ce prix n'en fait pas moins l'objet d'acribes critiques, que l'on peut pour partie rapprocher de celles qui portent en France sur le Grand Prix littéraire d'Afrique noire ⁷. Tout en soulignant son rôle dans la constitution d'un « canon africain » ⁸, Claire Ducournau rappelle ainsi ce que ce prix doit à la persistance de logiques néocoloniales qui contribuent à la « ghettoïsation » des auteurs primés, loués « pour leur pittoresque, leur authenticité et/ou l'enrichissement qu'ils apportent à la langue française, dont ils doivent respecter l'orthodoxie » ⁹. De même, le Caine Prize focalise les critiques de ceux qui lui reprochent de préconiser la représentation misérabiliste d'une Afrique affligée de multiples fléaux. Faudrait-il donc en déduire que la thématique sino-africaine compterait parmi ces misères ressassées, dont elle constituerait tout au plus une version remise au goût du jour ? Si Claire Ducournau note que les textes récompensés par le Grand Prix d'Afrique noire ont tendance à occulter les sujets touchant de trop près à la colonisation, force est de constater que la présence chinoise en Afrique est au contraire un sujet récurrent et apparemment prisé dans les réseaux du Caine Prize. Ce contraste est d'autant plus saisissant que le parallélisme entre colonisation européenne et implantation chinoise est explicitement formulé, notamment dans la nouvelle de Dalle Abraham : « Même les colons anglais ont été obligés de partir... pour qui les Chinois se prennent-ils ? » ¹⁰, s'exclament ainsi les habitants de Chalbi. Une telle comparaison lie le présent au passé colonial pour faire de la présence chinoise une pâle imitation de la colonisation britannique, condamnée à l'échec comme son glorieux modèle. Dans ces conditions, l'évocation de la Chinafrique dans des textes valorisés par l'institution littéraire occidentale mérite de susciter l'attention, si ce n'est le soupçon : ne pourrait-on voir là l'expression de l'angoisse des puissances occidentales détrônées, parti-

⁶ Ces deux auteures lauréates du Caine Prize ont vu leurs premiers romans très favorablement accueillis. *The Old Drift* de Namwali Serpell est couronné par plusieurs prix littéraires (Anisfield-Wolf Book Award, Arthur V. Clarke Award, spécialisé dans les romans de science-fiction). Quant au premier roman de NoViolet Bulawayo, *We Need New Names*, paru en 2013, il fait partie de la prestigieuse sélection du Man Booker Prize.

⁷ Voir par exemple : ATTREE (Lizzy), « The Caine Prize and Contemporary African Writing », *Research in African Literatures*, vol. 44, n°2, 2013, p. 35-47.

⁸ DUCOURNAU (Claire), *La Fabrique des classiques africains : écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*. Paris : CNRS Éditions, coll. Culture & société, 2017, 442 p. ; p. 202.

⁹ DUCOURNAU (C.), *La Fabrique des classiques africains...*, *op. cit.*, p. 212. Voir également : DUCOURNAU (C.), BUSH (Ruth), « Francophone African Literary Prizes and the "Empire of the French Language" », in : DAVIS (Caroline), JOHNSON (David), eds, *The Book in Africa : Critical Debates*. London : Palgrave Macmillan, 2015, XII-280 p. ; p. 201-222.

¹⁰ « *Even the British colonizers were forced to leave... who do the Chinese think they are ?* » (RW, p. 130).

culièrement enclines à faire entendre les voix qui s'élèvent contre une colonisation seconde ?

Pour compléter ces considérations stratégiques, qui feraient des écrivains africains mis en exergue par le Caine Prize les ambassadeurs d'un discours politique avalisé par l'Occident, il importe de s'arrêter enfin sur la pratique des ateliers d'écriture (*creative workshops*), qui jouent également un rôle décisif dans la carrière des deux auteurs. Alors que Dalle Abraham participe aux ateliers organisés sous l'égide du Caine Prize, Tendai Huchu a suivi une formation en écriture créative (*creative writing*) à l'Université de Manchester, avant de prendre part à des initiatives collectives, à l'instar de l'anthologie *AfroSF*. S'inscrivant dans la lignée des travaux de Mark McGurl, qui soulignait dès 2009 l'importance des ateliers d'écriture dans l'élaboration de la littérature américaine d'après-guerre¹¹, Eric Bennett rappelle la nécessité d'inscrire cette évolution littéraire dans le contexte idéologique et géopolitique de la guerre froide¹². L'essor d'un humanisme nouveau, prôné dans ces ateliers, participerait selon lui d'une opposition au totalitarisme soviétique – ce qui le conduit finalement à avancer que les critères esthétiques valorisés dans le cadre des programmes de *creative writing* ne sauraient être compris sans un détour par les circonstances historiques de leur élaboration. Sans aller jusqu'à avaliser l'hypothèse d'une « nouvelle guerre froide », qui opposerait aujourd'hui la Chine et l'Occident (européen ou américain), on avancera dès lors que la pratique des ateliers d'écriture mérite doublement l'attention critique : d'abord parce qu'elle contribue – au même titre que l'octroi des prix littéraires – à la structuration du champ, en particulier dans le domaine anglo-saxon ; ensuite parce qu'elle se révèle historiquement liée à des contextes de tension géopolitique dont l'époque contemporaine renouvelle significativement les configurations.

Chimérique Chinamérique

Située dans un futur incertain, vraisemblablement aux confins du XXII^e siècle, la nouvelle de Tendai Huchu trace les contours d'un monde dystopique, proche à bien des égards de celui que décrivait George Orwell dans *1984*. Là où Boualem Sansal propose une réinterprétation du modèle orwellien qui place au cœur du propos la fusion des autorités temporelles et spirituelles¹³, la nouvelle de l'auteur zimbabwéen met l'accent sur la collusion des pouvoirs économiques et politiques. Le Zimbabwe qu'ima-

¹¹ MCGURL (Mark), *The Program Era : Postwar Fiction and the Rise of Creative Writing*. Cambridge (MA) : Harvard University Press, 2009, XIV-466 p.

¹² BENNETT (Eric), *Workshops of Empire : Stegner, Engle and American Creative Writing During the Cold War*. Iowa City : University of Iowa Press, 2015, XI-232 p.

¹³ SANSAL (Boualem), *2084 : la fin du monde : roman*. Paris : Gallimard, 2015, 273 p.

gine Tendai Huchu est ainsi tombé sous le joug d'un empire bicéphale appelé « Chimerica » (TS, p. 34) – dont la devise « Un monde pour deux capitales »¹⁴ (comprenons Washington et Beijing) va de pair avec l'application d'un principe économique binaire parfaitement rodé, connu sous le nom de « ConMan »¹⁵. Si le terme désigne d'abord en anglais l'escroc ou l'arnaqueur, il constitue ici un mot-valise rassemblant opportunément la consommation (américaine) et la production manufacturée (chinoise). Dans ce cercle vicieux de l'offre et de la demande, les deux pôles de l'empire comblent mutuellement leurs besoins, assurant le triomphe d'une entité politico-économique, le « CorpGov », où les ministres eux-mêmes disposent du statut de « société à responsabilité limitée »¹⁶. La violence de ce monde régi par les impératifs combinés de la consommation et du spectacle s'exprime clairement dans le traitement des corps des « indigènes »¹⁷, dont l'empire sino-américain prétend assurer la félicité aseptisée : tout en se voyant refuser le droit de procréer au nom du plus fallacieux des prétextes (un problème de pied plat qui n'a assurément rien d'héréditaire), le personnage principal, Jimmy Munyuki, acquiert des caractéristiques féminines (TS, p. 38), à force de se plier aux injonctions qui lui imposent de réduire artificiellement son taux de testostérone. Lorsque, soucieux de recouvrer toute sa pugnacité pour plaider auprès des autorités contre « la vente » qui donne son titre au récit, il néglige d'altérer sa balance hormonale, il est aussitôt interpellé par un drone qui lui rappelle vertement ses obligations (TS, p. 36). Cet asservissement, qui frappe les autochtones dans leur chair, trouve un pendant dans le sort réservé au Zimbabwe, dont les ressources ont été cédées, soumises au double principe de la consommation et la fabrication sérielle. La vente à laquelle s'oppose désespérément Jimmy Munyuki est ainsi celle du monument dit du « *Great Zimbabwe* », sis aux environs de Masvingo, et dont la destruction constitue l'ultime étape de la mise en vente d'un Zimbabwe dépecé. Après avoir cédé leurs matières premières, puis leurs ressources agricoles¹⁸, les « indigènes » sont prêts à brader leurs richesses cultu-

¹⁴ « *One world, two capitals* » (TS, p. 40).

¹⁵ « *Since Nial Gerson, the 21st century historian, had discovered the doctrine of Consumption = Manufacturing shortened to ConMan, which was enshrined in the eternal treaty, peace and order prevailed. In this order, China manufactures = America consumes* » (TS, p. 40). (Depuis qu'au XXI^e siècle, l'historien Nial Gerson avait découvert la doctrine Consommation = Production, abrégée en ConMan, et scellée dans un traité éternel, la paix et l'ordre régnaient. L'ordre en question était le suivant : la Chine produit = l'Amérique consomme.)

¹⁶ « *Ministry of Native Affairs Pvt Ltd* » (TS, p. 33).

¹⁷ « *Natives* » (TS, p. 34, 39, 41).

¹⁸ « *Your people sold out ages ago. You started with mineral concessions, agricultural rights. It's not the minister's fault if you can't pay your debts* » (TS, p. 33). (Cela fait des lustres que votre peuple s'est vendu. Vous avez commencé par les concessions minières, les droits agricoles. Le ministre n'y peut rien si vous êtes incapables de payer vos dettes.)

relles, qui sont d'autant plus convoitées qu'elles surplombent une importante réserve de palladium. À en croire le témoignage de Jimmy Munyuki et de son père, le sort du pays et de sa capitale, devenue HaCity sous le règne des nouveaux maîtres extrême-orientaux, est partagé par l'essentiel des pays dits du Tiers-Monde, devenus les débiteurs de l'empire sino-américain :

À bien des égards, la ville était plus propre. Elle avait l'eau et l'électricité, mais elle avait perdu son âme ; c'était du moins ce que lui avait dit son père, à l'époque de la grande braderie. Il était trop jeune à l'époque mais à présent il comprenait. Lourdemment endettés, les pays du Tiers-Monde avaient été vendus, morceau par morceau, aux Corporations ou, comme le Zimbabwe, ils avaient été *volontairement* placés sous tutelle. Ceux-là avaient eu de la chance. D'autres avaient dû vendre leur propre population pour compenser la hausse constante des taux d'intérêt ¹⁹.

Quoique l'idée d'une mise sous tutelle et l'argument de vertus civilisatrices de l'occupation étrangère procurent une étrange sensation de déjà-vu, il semble que Tendai Huchu fasse moins référence au précédent que constitua la colonisation britannique qu'à la situation de pays qui se virent sommés, à partir des années 1980, d'appliquer les plans d'ajustement structurel préconisés par le FMI. Le Tiers-Monde évoqué n'est donc pas celui de la conférence de Bandung et le Zimbabwe du XXII^e siècle rappelle finalement moins la Rhodésie que la Grèce des années 2010, contrainte à la vente de certaines de ses îles. Lorsque le narrateur déplore le sort réservé au *Great Zimbabwe*, dont la reproduction deviendra un parc à thème dans les banlieues d'une mégalopole d'Orient, il fait d'ailleurs voisiner ce monument national avec d'autres joyaux patrimoniaux pillés, parmi lesquels il mentionne la pyramide de Gizeh, le Taj Mahal et le British Museum (*TS*, p. 40-41). L'avènement de la Chinamérique ne consiste donc pas uniquement en une redite de l'aventure coloniale, scellée par le retour au statut subalterne des indigènes : bien plus, il ouvre la voie à un nouvel ordre du monde et à un équilibre des puissances transformé, où anciens colonisés et colonisateurs connaissent la même déroute.

Les Chinois à Chalbi : une altérité ambiguë

Se conformant à une structure narrative traditionnelle, la nouvelle de Dalle Abraham part d'une rencontre interculturelle ²⁰, dont l'évocation

¹⁹ « *In many ways, the city was cleaner. It had water and electricity, but it'd lost its soul, or so his father had told him during the great sell-out. He was too young then to understand but now he did. Third World nations heavily under debt were sold off piecemeal to Corporations or voluntarily placed in caretakership as Zimbabwe was. They were the lucky ones. Some countries had to sell people to make up the difference that kept rising with the interest rates* » (*TS*, p. 33-34).

²⁰ Voir par exemple : LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MOUSSA (Sarga), dir., *Dialogues interculturels à l'époque coloniale et postcoloniale : représentations littéraires et*

n'échappe pas au cliché. Ainsi les deux-cent-cinquante travailleurs chinois dépêchés à Chalbi sont-ils comparés, dès leur arrivée, à des « colonnes de fourmis »²¹ qui suscitent l'étonnement des locaux par leurs mœurs alimentaires et par la similarité supposée de leurs traits. Quant aux villageois, ils sont présentés comme une assemblée « d'enfants aux pieds blanchis par la poussière dans leurs sandales faites de pneus », de vieillards en guenilles, de femmes aux parures colorées et de jeunes gens arborant une coupe afro²².

Entre les deux communautés se dessine d'emblée une frontière nette : celle qui sépare la tradition de la modernité, le familier de l'étranger. La partition entre les deux groupes atteint son paroxysme lorsqu'une écolière kényane subit une agression sexuelle dont elle accuse les travailleurs chinois. L'événement n'est ni raconté, ni évoqué directement, mais simplement sous-entendu par la description des réactions du chef du village, de son bras droit Ali et de leur interlocuteur chinois, M. Chang, qui « écout[e] le chef en silence, un froncement de sourcils inquiet sur le visage »²³, avant de convoquer tous ses ouvriers. Le discours qu'il adresse à son équipe ne détaille pas plus les accusations portées par la délégation des villageois : ce n'est que lorsque l'écolière chancelante, accompagnée par l'institutrice, l'infirmière et la religieuse, est invitée à reconnaître le « monstre »²⁴, qu'il devient clair qu'elle a été agressée sexuellement, sans qu'on sache pourtant s'il s'agit à proprement parler d'un viol. La situation se complique encore lorsque la fillette échoue à identifier le criminel, ce qui pourrait bien sûr être attribué à une perte de mémoire temporaire, due au traumatisme subi. La narration, cependant, ne fait rien pour atténuer l'ambiguïté de cette situation. Si l'écolière ne parvient pas à identifier le criminel, est-ce en raison de la supposée uniformité du groupe chinois, composé d'individus en tous points similaires aux yeux des locaux, ou parce qu'aucun d'eux n'a vraiment commis le crime ? Quoi qu'il en soit, l'accusation transforme la perception de la présence chinoise à Chalbi : les travailleurs « sans visage »²⁵ venus de l'Est passent du statut de constructeurs et de partenaires commerciaux à celui d'agresseurs et de

culturelles, Orient, Maghreb et Afrique occidentale (de 1830 à nos jours). Paris : Éditions Kimé, coll. Détours littéraires, 2019, 406 p.

²¹ « *A column of ants* » (RW, p. 121).

²² « *of dusty white feet in well-worn tyre sandals* » ; « *the playful women in colorful dhiras, the lanky boys in curly afros* » (RW, p. 121).

²³ « *who listened to the chief in silence with a worried frown on his face* » (RW, p. 125).

²⁴ « *the monster* » (RW, p. 126.)

²⁵ Voir RW, p. 126 : « *The girl looked at each face, now trying hard to remember details that had evaded her – the height of the man or his hairstyle – but nothing came to mind.* » (La fillette regardait chaque visage, s'efforçant de se remémorer des détails qui lui avaient échappé – la taille de son agresseur ou sa coiffure – mais rien ne lui venait.)

perturbateurs de l'ordre social, en même temps qu'ils glissent du domaine économique à la sphère socio-culturelle. L'ambiguïté des témoignages, ajoutée à l'homogénéité prêtée à ce groupe, font en effet que le soupçon porte en réalité sur l'ensemble des travailleurs, et même sur la nation chinoise dans sa totalité, voire sur une « race » jugée uniforme.

Les tentatives de médiation portées par M. Chang n'aboutissent pas. Ce dernier se propose en effet d'acheter l'honneur bafoué de l'écolière²⁶ et d'étouffer le scandale, en offrant au chef de village, dans le secret d'une entrevue nocturne, la somme modique de deux mille shillings. Sans attendre la réponse du chef ou de la victime, Ali réagit violemment en poussant M. Chang contre le mur et en déchirant les billets de banque : la « vente », cette fois, ne se fera pas. Au lieu de consentir à une transaction d'ordre strictement privé, qui s'apparente à une tentative de corruption, Ali porte le débat sur la place publique et se trouve ainsi à l'origine d'un mouvement d'opposition à la présence chinoise au Kenya. La description de son altercation violente avec M. Chang joue par ailleurs habilement sur les stéréotypes qui irriguent la représentation des deux communautés. Si la réaction brutale d'Ali, contrastant avec les négociations diplomatiques menées par son interlocuteur, peut renvoyer à la représentation d'une « émotion » nègre, opposée à la « raison » hellène ou au « raffinement oriental », ce pugilat fait surtout appel à une culture populaire, dont il inverse les polarités attendues : loin de triompher grâce à la connaissance des arts martiaux que le cinéma prête volontiers aux émules de Bruce Lee²⁷, M. Chang sort vaincu du combat. Cet épisode central est rejoué à la fin du récit, quand un travailleur chinois est roué de coups de bâton par un vieillard qu'il voulait prendre en photo. Pour se venger, le Chinois s'approche en donnant force « coups de pied et coups de poing »²⁸, mais il est de nouveau défait. Non seulement la force prêtée au kung-fu et à la nation chinoise est ici réduite à un simple bluff, mais l'attaque du vieil homme démontre exemplairement la force locale et sa capacité de résistance aux puissances étrangères. Quoiqu'elle contribue à remettre en jeu les stéréotypes associés à l'Orient et à l'Afrique, la nouvelle n'en répète pas moins une vieille antienne selon laquelle la colonisation s'accompagne symboliquement ou réellement du viol des femmes autochtones. S'écartant du modèle colonial du « roman de la mouso »²⁹, qui mettait en scène un

²⁶ Mr. Chang « *drew two notes of one thousand shillings and pushed them to the Chief across the table* » (RW, p. 127). (M. Chang sortit deux billets de mille shillings et les fit glisser sur la table en direction du Chef)

²⁷ Voir dans le présent dossier l'article de Pierre Leroux, « Héritages africains du "petit dragon" : réappropriations et réinterprétations du cinéma d'action hongkongais ».

²⁸ « *kicks and fist pumps* » (RW, p. 130).

²⁹ Dans l'empire français, le terme bambara de *mouso* était fréquemment employé pour désigner la femme africaine – et généralement éphémère – du colon. Sur les manifestations littéraires de ce phénomène, notamment chez Louis Charbonneau, Henry de Montherlant et Robert Delavignette, voir : MANGEON (Anthony), « Structures et figurations du couple dans l'œuvre romanesque d'Henri Lopes », in :

couple mixte plus ou moins pérenne, la nouvelle de Dalle Abraham peut dès lors se lire comme une allégorie dont l'enjeu serait de mettre en garde – comme la nouvelle afrofuturiste de Tendai Huchu – contre les risques d'une transaction financière irréfléchie qui se solderait par la cession du pays à vil prix.

« *China must go* » : rumeurs et résistances

Les nouvelles de Tendai Huchu et de Dalle Abraham ont pour point commun la mise en scène d'une relation sino-africaine fondée sur l'agression des corps indigènes et sur la proposition d'une inacceptable transaction financière, qu'il s'agisse de la corruption d'un potentat local chez Dalle Abraham ou de la compensation des dettes publiques chez Tendai Huchu. Dans l'un et l'autre cas, cette présence chinoise suscite l'émergence de figures de résistants qui s'inscrivent largement dans la lignée des figures d'opposition à la colonisation européenne. Reprenant la typologie établie par Elara Bertho ³⁰, on pourrait ainsi considérer que les personnages principaux des deux nouvelles se coulent dans le moule de deux « figures du vaincu » déjà représentées à l'époque coloniale : celle du martyr dans « *The Sale* », et celle du vengeur, qu'incarne le personnage d'Ali dans la nouvelle de Dalle Abraham. Le récit de Tendai Huchu se clôt ainsi lorsque Jimmy se précipite sous les roues des bulldozers qui s'avancent pour détruire le *Great Zimbabwe* : sa mort probable ne sauvera pas les ruines menacées et elle n'entravera que fugitivement la mise en branle de la machine capitaliste. De même, le geste violent d'Ali ne permet ni de châtier l'hypothétique coupable, ni d'empêcher la poursuite du chantier en renvoyant chez eux les terrassiers chinois : M. Chang évitera dorénavant de frayer avec les habitants de Chalbi, mais le camp chinois demeurera en place jusqu'à l'achèvement des travaux. La puissance des gestes de résistance de Jimmy et d'Ali réside dès lors moins dans une efficacité directe que dans l'influence que ces deux personnages sont susceptibles d'exercer et sur le relais qu'ils trouveront dans la propagation du récit de leurs hauts faits. Prenant appui sur les travaux de Xavier Garnier et de Julien Bonhomme ³¹, respectivement menés dans les domaines de la littérature et de l'anthropologie, Elara Bertho a ainsi démontré l'importance de la

MANGEON (A.), dir., *Henri Lopes : coups doubles*. Paris : Éditions Sépia, coll. Études littéraires africaines, n°2, 2021, 348 p. ; p. 101.

³⁰ BERTHO (Elara), *Sorcières, tyrans, héros : mémoires postcoloniales de résistants africains*. Paris : Honoré Champion éditeur, coll. Francophonies, n°11, 2019, 518 p.

³¹ GARNIER (Xavier), *L'Éclat de la figure : étude sur l'antipersonnage de roman*. Bruxelles ; Bern : PIE-Peter Lang, coll. Nouvelle poétique comparatiste, n°1, 2001, 191 p. ; BONHOMME (Julien), *Les Voleurs de sexe : anthropologie d'une rumeur africaine*. Paris : Éditions du Seuil, coll. La librairie du XXI^e siècle, 2009, 192 p.

rumeur dans la construction des figures de résistants à la colonisation européenne :

La figure n'est pas une forme vide que le lecteur investit dans le silence de la lecture solitaire. Elle prend corps dans et par la rumeur publique, en incarnant par la narration des réactualisations signifiantes pour un groupe dans le temps de la création ³².

Ce rôle est particulièrement mis en valeur dans la nouvelle de Dalle Abraham :

Lorsque le clairon retentit dans le camp chinois, les villageois furent réveillés par le bruissement des commérages. Les femmes vendeuses de miraa et les hommes oisifs commencèrent à débiter leurs spéculations qui se transformèrent bientôt en une rumeur fort dangereuse ³³.

L'importance que l'auteur confère à cette parole incontrôlable est d'autant plus significative que tout porte à croire que Dalle Abraham lui-même puisa son inspiration dans la circulation de faits divers. La presse s'est en effet faite l'écho des bruits qui entourèrent la naissance des « *Thika babies* », également appelés « *Chikuyu* », autrement dit des enfants nés des amours interdites de terrassiers chinois et de femmes *kikuyu* : non contents de nourrir les ragots et autres conversations de comptoir, ces enfants métis auraient même inspiré des chansons populaires. La rumeur se cristallise notamment autour du tollé que suscita la vidéo du mariage d'un couple sino-kényan ou encore autour du scandale provoqué par l'histoire réelle d'une écolière tombée enceinte des œuvres d'un travailleur chinois, mais incapable d'identifier le père de son enfant ³⁴.

Circulant de la réalité à la fiction, la rumeur convainc ici la plupart des villageois « qu'une jeune fille a été violée et ligotée par les Chinois » ³⁵, qui forment une entité indistincte et menaçante. Comme le souligne Luise White,

la fausseté même des rumeurs est ce qui leur donne un sens ; elles sont une façon de parler qui encourage une réévaluation de l'expérience quotidienne pour aborder les rouages du pouvoir et de la connaissance, ainsi que la façon dont les régimes politiques les utilisent ³⁶.

³² BERTHO (E.), *Sorcières, tyrans, héros : mémoires postcoloniales de résistants africains*, op. cit., p. 40.

³³ « *When the bugle went off in the Chinese camp, the villagers were awakened by a gossipy cadence. The miraa-selling women and idle men began their speculative stories that soon grew into a very dangerous rumor* » (RW, p. 128).

³⁴ Voir par exemple : KAIRU (Pauline), KARIUKI (Ngare), « *Lonely Camp Life Blamed on Thika Road's "Chinese babies"* », *Daily Nation*, 26 janvier 2015 ; en ligne : <https://nation.africa/kenya/news/lonely-camp-life-blamed-on-thika-road-s-chinese-babies--1063236> (c. le 11-05-2021).

³⁵ « *That was how the news reached most of the villagers of a young girl raped and tied up by the Chinese* » (RW, p. 128).

³⁶ « *very falseness is what gives them meaning ; they are a way of talking that encourages a reassessment of everyday experience to address the workings of*

Dans le récit de Dalle Abraham, l'incident de l'écolière amène ainsi les habitants de Chalbi à réfléchir aux modalités de la présence chinoise, à mesure que « chacun modifie l'histoire selon ses besoins »³⁷. Faisant des travailleurs chinois des boucs émissaires contre lesquels se fédère la communauté, la rumeur devient dès lors un canal permettant d'exprimer un mécontentement général, lié par exemple au chômage des jeunes et aux questions de sécurité au travail. Des enfants aux vieillards armés de bâtons, il n'est finalement personne pour se réjouir de la présence des bâtisseurs asiatiques : « Comme des hommes possédés, ils attisaient le chaos. Les écoliers couraient entre leurs parents en scandant : "Dehors, les Chinois... Dehors, les Chinois !" »³⁸.

L'incident de l'écolière, au sujet duquel la vérité ne sera jamais établie, fait ainsi gonfler la vague de la rumeur et aboutit au déferlement d'un sentiment xénophobe, ou à tout le moins d'une défiance exacerbée.

Du côté de chez T'Challa : un mariage sino-africain ?

En dépit de leurs formes différentes – inspirées pour l'une du fait divers et pour l'autre d'un imaginaire afrofuturiste –, les nouvelles de Tendai Huchu et de Dalle Abraham semblent ainsi véhiculer un message similaire, appelant à la méfiance à l'encontre d'une colonisation seconde et pernicieuse : ce faisant, les deux auteurs recyclent des procédés et des motifs qui ont déjà servi à dénoncer ou à combattre l'impérialisme européen au XIX^e et au XX^e siècle. La cohérence d'un tel traitement du motif sino-africain est encore renforcée à nos yeux par un détour vers la culture populaire des *comics* et des super-héros, dont l'essor coïncida – comme celui des ateliers de *creative writing* – avec la période de la guerre froide. Porté à l'écran par Ryan Coogler en 2018, le personnage de Black Panther apparaît pour la première fois en 1966, avant d'être progressivement construit et complexifié par plusieurs générations d'auteurs et de dessinateurs³⁹. Un épisode de ses aventures, dû au scénariste afro-américain

power and knowledge and how regimes use them » – WHITE (Luise), *Speaking with Vampires : Rumor and History in Colonial Africa*. Berkeley : University of California Press, 2000, XVI-352 p. ; p. 43.

³⁷ « *Everyone modified the story to suit their needs* » (RW, p. 128).

³⁸ « *like men possessed, they stoked up the wanton chaos. Schoolkids ran amongst their parents chanting. "Chinese must go... Chinese must go!"* » (RW, p. 129).

³⁹ Voir par exemple : IMOROU (Abdoulaye), « *Between the World and Black People : lire Ta-Nehesi Coates avec Alain Mabanckou et Marvel Comics* », *Études littéraires africaines*, n°44 (*Africains... et américains ?*, dir. Anthony Mangeon et Claudine Raynaud), 2017, p. 41-56. Sur les enjeux géopolitiques de *Black Panther*, voir également : TAYLOR (Douglas), « *Black Panther : Cinematic Masterpiece or CIA Recruitment Video ?* », in : BROOKS (Lonny), ANDRESO (Reynaldo), TAYLOR (D.),

Reginald Hudlin, associe de façon saisissante les thématiques explorées dans les nouvelles sino-africaines analysées plus haut, combinant l'afrofuturisme de Tendai Huchu à l'hypothèse d'une union interracial esquissée par Dalle Abraham. Cet épisode intitulé « Indecent Proposal » voit T'Challa – *alias* Black Panther –, héritier du trône du royaume imaginaire du Wakanda, confronté à une proposition de mariage inattendue : enlevé par les sbires du docteur Fu Manchu – incarnation depuis le début du XX^e siècle du « péril jaune »⁴⁰ –, il est généreusement accueilli par le potentat chinois, qui lui propose d'épouser sa fille Kwai Far. À en croire l'habile stratège oriental, une telle alliance permettrait « la fusion de deux empires puissants, qui n'en feraient plus qu'un » et donnerait naissance à des fils appelés à « régner sur deux continents – l'Afrique et l'Asie »⁴¹. Si les charmes indéniables de Kwai Far ne laissent pas T'Challa de marbre, il n'en choisit pas moins de lui préférer la belle mutante Ororo Munroe, fille d'une princesse kényane et d'un reporter afro-américain⁴², suscitant ainsi le courroux de Fu Manchu, dont il défait les hordes de ninjas. On ne saurait dire plus clairement que le mariage sino-africain n'est pas à l'ordre du jour : comme la nouvelle de Dalle Abraham, l'épisode de *Black Panther* récuse la possibilité d'un métissage afro-asiatique, pour privilégier l'hypothèse implicite d'une alliance avec l'Amérique, parvenue à passer outre les conflits raciaux qui la déchirent encore. La réponse circonspecte qu'apporte T'Challa aux propositions matrimoniales que lui fait miroiter le docteur Fu Manchu trouve un écho, bien réel cette fois, dans la réception mitigée du film de Ryan Coogler en Chine : en s'appuyant sur quelques critiques choisies et sur une différence notable dans les affiches du film, où le visage de la Panthère est dissimulé par un masque du côté chinois, les médias occidentaux ont eu tôt fait de dénoncer le racisme des spectateurs extrême-orientaux, peu enclins à apprécier un film trop « noir » à leur goût⁴³. Faut-il voir dans cette méfiance réciproque l'indice d'une

BAHAM (Nicholas), « When is Wakanda : Afrofuturism and Dark Speculative Futurity », *Journal of Future Studies*, vol. 24, n°2, décembre 2019, p. 47-54.

⁴⁰ La première apparition de ce personnage remonte au roman du Britannique Sax Rohmer, initialement paru en 1913 : ROHMER (Sax), *Le Mystérieux Docteur Fu Manchu : roman*. Traduit par Anne-Sylvie Homassel. Paris : Zulma, 2008, 318 p.

⁴¹ « *A woman who can serve as a bridge, merging two mighty empires into one. [...] Kwai Far is trained to be the perfect wife and mother. Furthermore, my scientists have a method that will guarantee male children. Sons that will rule two continents – Africa and Asia* » – HUDLIN (Reginald), EATON (Scot), JANSON (Klaus), WHITE (Dean), « Two the Hard Way Part Two : Indecent Proposal », *Black Panther*, (New York : Marvel Comics), vol. 4, n°11, 2006, n.p.

⁴² À propos des figures féminines dans *Black Panther*, voir : MANGEON (A.), « Ororo, Dora Milaje, Shuri, Onyesonwu : sur quelques figures de femmes puissantes africaines, de l'univers Marvel à la fantasy afro-futuriste contemporaine », in : COSSY (Valérie), LE QUELLEC COTTIER (Christine), dir., *Africana : figures de femmes et formes de pouvoir*. Paris : Classiques Garnier, à paraître.

⁴³ Voir par exemple : GHYSELINGS (Marise), « Pour les critiques chinois, *Black Panther* est trop noir », *Paris Match*, 13 mars 2018 ; en ligne :

scission effective entre Chinois et Africains, ou soupçonner au contraire la manifestation d'un *soft power* des Américains, inquiets de voir se dessiner une nouvelle coalition tiers-mondiste ou ressurgir la théorie maoïste des trois mondes ?

Quelle que soit la conclusion retenue, on en sortira convaincu que la relation sino-africaine n'est ni un mariage d'amour, ni un jeu d'échecs opposant deux adversaires : bien plus, c'est une constellation à géométrie variable, où chacun – de la Chine à l'Afrique, en passant par l'Amérique et l'Europe – doit jouer sa partition. Constatant l'irréductible intrication de tous les participants, le lecteur francophone pourra se reporter au subtil jeu du « trait d'union » qu'évoquait en fin stratège l'évêque Henry dans *Le Devoir de violence* :

« Les Chinois ont un jeu : le trait d'union. Ils capturent deux oiseaux qu'ils attachent ensemble. Pas de trop près. Grâce à un lien mince, mais solide et long. Si long que les oiseaux, rejetés en l'air, s'envolent, montent en flèche et, se croyant libres, se grisent de battements d'ailes, de grand air, mais soudain : crac ! Tirillés. Ils volètent follement dans toutes les directions, tournoient et tourbillonnent, éparpillant le sang qui dégoutte de leurs ailes meurtries d'où s'arrachent plumes et duvet qui atterrissent sur les spectateurs. Les Chinois trouvent ça drôle, hautement comique et raffiné. À se tordre de rire ! Parfois, la ficelle s'emmêle dans quelque branche d'arbre ou autour des oiseaux eux-mêmes, qui, pris au piège de ce lien qui les entrave, se débattent, se picorent yeux et becs et pattes, ou, quand la Providence se garde de les empaler aux branches, avant la fin du jeu, l'un d'eux meurt. Seul. Ou avec l'autre. Tous les deux. Ensemble. Étranglés ; éborgnés.

L'humanité est une volaille de ce genre. Nous sommes tous victimes de ce jeu ; séparés, mais liés de force. Tous, sans exception »⁴⁴.

Mingqing YUAN⁴⁵ et Ninon CHAVOZ⁴⁶

<https://parismatch.be/culture/cinema/126177/pour-les-critiques-chinois-black-panther-est-trop-noir> (c. le 10-05-2021).

⁴⁴ OUOLOGUEM (Yambo), *Le Devoir de violence : roman*. Paris : Éditions du Seuil, 1968, 208 p. ; p. 193-194.

⁴⁵ Université de Bayreuth.

⁴⁶ Configurations Littéraires (UR 1337) / LETHICA, Université de Strasbourg.